

## *L'audace d'être*

**Évangile selon saint Luc :** « *Jésus disait à ses disciples : Je suis venu apporter un feu sur la terre, et comme je voudrais qu'il soit déjà allumé ! Je dois recevoir un baptême, et quelle angoisse est la mienne jusqu'à ce qu'il soit accompli ! Pensez-vous que je sois venu mettre la paix sur la terre ? Non, je vous le dis, mais bien plutôt la division. Car désormais cinq personnes d'une même famille seront divisées : le père contre le fils et le fils contre le père, la mère la fille et la fille contre la mère, la belle-mère contre la belle-fille et la belle-fille contre la belle-mère* » (12,49-53).

Les trois paroles de Jésus mises ensemble forment un faisceau dont la convergence est créatrice de sens. Certes « Je suis venu mettre le feu sur la terre » ne plaira pas aux pompiers qui combattent les incendies au risque de leur vie. Elle plaira sans doute aux amoureux qui vivent dans l'ardeur de leurs attentes et la ferveur de leurs rencontres charnelles ou mystiques. Le propos de Jésus ne se réduit pas à ces banalités. Il est lié à un désir plus vaste : la venue du Règne de Dieu. L'excès contenu dans l'image du feu est au service de cet horizon et à l'espérance d'en voir la réalisation. Le feu est en effet la figure de la vie dont nul n'ignore qu'elle est cette étrange combustion où l'énergie se transforme : la matière devient plantes et animaux qui prolifèrent ; parmi les vivants émerge l'humanité, lumière de l'esprit et du cœur. En elle, une flamme brûle sans retour au service de l'amour et de la pensée. La radicalité de l'image du feu s'accorde à la deuxième parole de Jésus qui emploie, pour la première fois dans le récit évangélique, le terme de baptême. Il prend alors le sens qui préside à celui de la tradition chrétienne : la plongée et la sortie vécues dans l'élément premier, l'eau, signifie bien la mort et la résurrection. Le passage du temps qui va à l'éternité ne se fait pas dans la progressivité et la douceur ; Jésus parle d'angoisse, car il doit vivre et se confronter au plus obscur de la vie, le passage par la nuit du tombeau.

La troisième parole de Jésus a de quoi surprendre. Les anticléricaux, à la suite de Voltaire, plaisantent en disant que pour diviser les familles et mettre en opposition belles-mères et belles-filles on n'avait pas besoin de cette parole de Jésus ! La parole de Jésus surprend aussi ceux qui n'ont cessé de faire l'éloge de la famille. Hors de ces propos étrangers à l'évangile, affrontons la difficulté. Une première étape repose sur l'étude scientifique du texte. Nous savons que la rédaction ultime des évangiles a eu lieu après la destruction du Temple par les Romains en 70). Les Juifs ont alors décidé que nul ne pouvait être chrétien et rester dans la communauté juive. Le choix a été dramatique pour les juifs devenus chrétiens qui ne voyaient une opposition entre être chrétiens et fidèles aux traditions juives. Les familles se sont divisées dramatiquement avec le dilemme : fidélité à la tradition venue des Pères ou fidélité au Christ ? L'évangile évoque cette situation parce que cette situation est universelle à raison de la nature même de la foi. La foi est un engagement personnel. Les propos de Jésus ne sont en rien une concession donnée à ce qui divise nos familles : jalousie, mépris, ressentiment... La radicalité du propos de Jésus signifie que l'acte de foi est un acte personnel. Il respecte la singularité des personnes. Jésus souligne le primat de la conscience personnelle. La foi est une relation personnelle avec Dieu. Si elle grandit dans un milieu familial heureux, elle ne s'y réduit pas. C'est un acte courageux, qui demande rupture avec les habitudes et traditions familiales ; la foi repose sur une décision personnelle.

La foi c'est donc le mouvement personnel de conversion, entendons bien, la décision prise dans le secret de sa conscience pour avancer dans la relation intime avec Dieu qui se fait présent. C'est ce qui advient lors du baptême que nous ratifions tout au long de notre vie. C'est ce qui advient lorsque l'Esprit Saint vient en notre cœur, lui qui est feu, vive flamme d'amour.

## Chair glorifiée

« Il a pris chair de la Vierge Marie ». Cette phrase du symbole de la foi reprend un mot de la culture hébraïque, un terme qui déborde de signification : la chair. Ce terme se démarque de la tradition philosophique spiritualiste qui pour valoriser l'esprit dévalorise le corps ; il se démarque de la culture scientifique qui réduit l'humain au biologique ou au fonctionnel. Le terme « chair » garde la fraîcheur originelle des expériences premières de la vie ; il dit la sensibilité, la fragilité, la délicatesse... Il est un point d'équilibre entre le meilleur et le pire : . souffrance et joie, élan et pesanteur, lumière et ténèbres, pureté et souillure, don et captation... La chair est aussi le sceau de l'histoire irréductible de chacun – même les jumeaux qui ont le même donné premier deviennent vite très différents. S'il était bien naturel d'utiliser le mot chair pour le commencement, il était naturel que cette perspective a été prolongée jusqu'à l'achèvement, la résurrection .

La singularité humaine n'est pas une prison. La chair est aussi fécondité et cela de manière radicale quand une femme devient mère. Il y a là une réalisation qui ne se laisse en rien réduire à la seule perspective biologique. Ainsi l'envoyé de Dieu, Gabriel, a dit à Marie qu'elle donnera un nom à son enfant. En effet, il n'est pas de vie humaine sans un regard vers l'avenir, car dès le commencement, le nom choisi pour un enfant en trace sinon le destin, du moins l'horizon. La chair est ainsi promesse. Elle est désirante. En humanité ce désir est ouvert sur un infini. Le désir humain n'est jamais rassasié par les besoins immédiats de la vie, ceux dont la publicité occupe le champ de notre imaginaire. C'est en explicitant le lien charnel entre Jésus et sa mère qu'est né la conviction que si Marie a donné chair au sauveur, la chair même de Marie devait, d'une manière ou d'une autre, participer de son destin et donc de sa gloire. Nous savons que la chair de Jésus est entrée dans la plénitude de la gloire. Mais aussi, et cela nous est plus proche, la transfiguration où Jésus devient cet être de lumière immergé dans le rayonnement de Dieu. La fête de la l'Assomption en est l'écho. Puisque le Fils de Dieu a pris chair de la Vierge Marie pour conduire l'humanité à partager sa gloire quand viendra le temps de la plénitude, il est logique de penser que la singularité de cette communion dans la chair ait pris un visage d'éternité sans attendre et que la chair de celle qui donna vie au Christ anticipe sur la gloire à venir.

Dans les textes de la liturgie, revient une référence. Elle n'est pas vaine, car les textes de l'évangile de Luc qui parlent de la Vierge Marie sont construits sur les récits de ce qui advient à l'Arche d'Alliance. Celle-ci était le lieu où résidait la gloire de Dieu. Ce n'était pas un haut-lieu, ni un sanctuaire,. C'était une présence mobile au temps de l'Exode. Une présence autre au temps des guerres où l'Arche marchait en avant du peuple. Dans le passage de l'évangile pour l'Assomption, Luc applique cette image à Marie : Marie est l'arche qui porte en son sein la présence de Dieu. Comme l'arche elle précède. Elle anticipe. Elle préfigure. C'est le contenu théologique de notre célébration qui prolonge le récit de Luc au-delà de la montée vers la Montagne de la transfiguration universelle à la fin des temps. En son corps et en son âme, Marie participe par anticipation à ce qui sera l'achèvement de notre histoire : cet état de gloire où, selon saint Paul, « Dieu sera tout en tous ». Entrons dans le mouvement qui est signifiée par le terme choisi par la tradition pour dire cette réalisation : une assomption..

Assomption de la Vierge Marie, 15 août 2016

Jean-Michel Maldamé